

Je faisais ressortir les inconvéniens qu'on évitait par-là, et les grands avantages qu'on se procurait. On ne pouvait, disais-je, trop multiplier nos marins. Nos équipages de vaisseaux étaient de vrais régimens; les mêmes hommes étaient donc tout à la fois matelots et soldats, canonniers et pontonniers; avec la même solde, on obtenait deux services, etc. Le tout allait fort bien jusque là; je me félicitais intérieurement, je touchais à ma conclusion quand le mot eut le malheur de me manquer; l'absence atteignit bientôt jusqu'à l'idée, et me voilà muet, interdit, sans plus savoir ni ce que je voulais, ni même où j'étais. Je parlais là pour la première fois; j'avais fait une entreprise extraordinaire, celle de surmonter ma timidité naturelle. Un silence profond régnait autour de moi, une multitude d'yeux m'ajustaient; je crus que j'allais défaillir. Il ne me resta plus qu'à avouer ma souffrance, à dire à l'Empereur que je préférerais bien davantage de me trouver à une bataille, et qu'à lui demander enfin la permission d'achever par la lecture de quelques lignes écrites; mais à partir de là il ne m'est jamais venu l'envie de prendre la

parole de nouveau; j'en ai été guéri pour toujours; mon éloquence ne s'est jamais répétée. Toutefois, et malgré ma mésaventure, mon peu de paroles n'avait pas été perdu pour l'Empereur; car, à quelques jours de là, l'aide-de-camp de service, le comte Bertrand, me dit que Sa Majesté jouant au billard, et voyant entrer le ministre de la marine, l'avait apostrophé sur le sujet, lui disant: «Eh bien! Las Cases nous a lu au Conseil un très-bon mémoire sur la composition des matelots: il est loin d'être de votre avis sur l'âge que vous voulez d'eux, etc., etc.»

Il n'y avait pas de séance présidée par l'Empereur, qui ne fût du plus grand intérêt, parce qu'il y parlait toujours, et que tout ce qu'il disait était extrêmement remarquable. J'en sortais toujours enthousiasmé; mais ce qui me surprenait fort et m'indignait beaucoup, c'était d'entendre le soir répéter dans les salons quelques-unes de ces choses; mais toujours très-défigurées et en général très-malveillantes. D'où pouvait naître une si singulière circonstance? Était-ce l'infidélité dans celui qui avait entendu? était-ce méchanceté chez celui à qui on

l'avait redit? Toutefois la chose était ainsi.

J'eus plus d'une fois l'envie, dans le temps, d'écrire ce dont j'avais été le témoin, et j'ai beaucoup regretté depuis de ne l'avoir pas fait. Je vais transcrire ici quelques souvenirs épars qui reviennent à ma mémoire.

Un jour l'Empereur, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers, d'origine française, disait : « Le plus beau titre sur la terre est d'être né Français; c'est un titre dispensé par le Ciel, qu'il ne devrait être donné à personne sur la terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à sa dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français s'il le réclamait. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant : Je veux être Français, que sa voix fût plus forte que la loi, que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère commune. »

Une autre fois il disait, au sujet de je ne sais quoi : « L'Assemblée Constituante fut bien gauche d'abolir jusqu'à la noblesse purement titulaire; ce qui

humilia beaucoup de monde. Moi, je fais mieux, j'ennoblis tous les Français : chacun peut être fier. »

Une autre fois, et je l'ai peut-être déjà cité ailleurs, il disait : « Je veux élever la gloire du nom français si haut qu'il devienne l'envie des nations; je veux un jour, Dieu aidant, qu'un Français, voyageant en Europe, croie se trouver toujours chez lui. »

Enfin, une autre fois encore, et au sujet d'un projet de décret dont je ne me rappelle pas quel a été le résultat, mais qui avait pour objet de déterminer que les Rois de la famille impériale occupant des trônes étrangers laisseraient leurs titres et leur étiquette de Roi à la frontière, pour ne les reprendre qu'en sortant, l'Empereur, répondant à quelques objections et exposant les motifs, dit : « Du reste, je leur réserve en France un bien plus beau titre encore; ils y seront plus que Roi, ils seront princes français. »

Je pourrais multiplier à l'infini une foule de citations pareilles : elles doivent être demeurées dans le souvenir de tous les membres du Conseil comme dans le mien. A présent l'on s'étonnera

peut-être qu'ayant vu si souvent l'Empereur, qu'en ayant entendu de telles paroles, j'aie dit que je ne le connaissais pas encore quand je me suis déterminé à le suivre. Ma réponse est que dans les temps dont je parle, j'avais à son sujet encore plus d'admiration et d'enthousiasme que de véritable conviction. Nous étions assaillis, dans le palais même, de tant de bruits absurdes sur sa personne et son petit intérieur : nous avions si peu de communication directe avec lui, qu'à force d'avoir entendu répéter les mêmes choses, il me restait peut-être, à l'insu de moi-même, une espèce de défiance et de doute. On nous le disait si dissimulé, si astucieux, si rusé, qu'il était possible après tout qu'il prononçât en public d'aussi magnifiques paroles dans quelque vue particulière et sans les sentir aucunement : il en est tant qui pensent si mal et s'expriment si bien ! Aussi ce n'est qu'ici, à Longwood, et depuis que j'ai appris à le connaître à fond, que je sais combien il était là réellement et naturellement lui-même. Jamais peut-être sur la terre nul n'aima la France et son lustre comme lui ; il n'est pas de sacrifice qui

(Juin 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 357
lui eût coûté pour elle. Il la prouvé à Châtillon, il la prouvé au retour de Waterloo ; et il l'exprimait énergiquement quand, sur son roc, il me disait ces paroles mémorables que j'ai déjà citées : « Non, mes véritables souffrances ne sont point ici ! »

Mais voici d'autres sujets, les uns plaisans, d'autres plus graves. Un jour le conseiller d'Etat général Gassendi se trouvant prendre part à la discussion du moment, s'y appuya de la doctrine des économistes ; l'Empereur qui l'aimait beaucoup à titre d'ancien camarade de l'artillerie, l'arrêtant, lui dit : « Mais, mon cher, qui vous a rendu si savant ? » ou avez-vous pris de tels principes ? » Gassendi, qui parlait rarement, après s'être défendu de son mieux, se trouvant dans ses derniers retranchemens, répondit qu'après tout c'était de lui, Napoléon, qu'il avait pris cette opinion. « Comment ! s'écria l'Empereur avec chaleur, que dites-vous là, est-ce bien possible ? Comment ! de moi, qui ai toujours pensé que s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idéalités des économistes pour la réduire en poudre ! » Et après quelques

autres développemens, partie ironiques, partie sérieux, il conclut : « Allons, mon cher, vous vous serez endormi dans vos bureaux, et vous y aurez rêvé tout cela. » Gassendi, qui se fâchait aisément, lui riposta : « Oh ! pour nous endormir dans nos bureaux, Sire, c'est une autre affaire, j'en défierais bien avec vous, vous nous y tourmentez trop pour cela. » Et tout le Conseil de rire, et l'Empereur plus fort que les autres.

Une autre fois, on s'occupait d'organiser les provinces Illyriennes, acquises depuis peu. La partie de ces provinces limitrophes des Turcs avait des régimens croates, dont l'organisation était toute particulière; c'étaient de vraies colonies militaires : elles avaient été imaginées, il y avait plus d'un siècle, par le grand prince Eugène, pour servir de barrière contre les incursions et les brigandages des Turcs, et avaient toujours depuis fort bien rempli leur destination. La commission chargée de ce travail, proposait la dissolution de ces régimens croates, et les remplaçait par une garde nationale à l'instar de la nôtre. « Est-on fou ? » s'écria l'Empereur à cette lecture;

» des Croates sont-ils des Français, et » a-t-on bien compris l'excellence de » l'institution, son utilité, son importance ? — Sire, répondit celui qui se » trouvait dans l'obligation de défendre » le rapport, les Turcs n'oseraient pas » aujourd'hui recommencer leurs excès. » — Et pourquoi cela ? — Sire, parce » que Votre Majesté est devenue leur » voisin. — Eh bien ? — Sire, ils auraient » trop de respect pour votre puissance. » — Ah ! oui, Sire, Sire, reprit vertement » l'Empereur, des complimens à présent ! » Eh bien, Monsieur, allez les porter » aux Turcs, qui vous répondront par » des coups de fusils, et vous viendrez » m'en donner des nouvelles. » Et il prononça dès cet instant que les régimens croates seraient conservés.

Un jour on nous proposa un projet de décret touchant les ambassadeurs. Ce projet était fort remarquable, je ne pense pas qu'on en ait eu connaissance dans le monde. La froideur du Conseil à son sujet le fit disparaître, ainsi que beaucoup d'autres qui ont éprouvé le même sort, ce qui, pour le dire en passant, donne une preuve de plus d'une certaine indépendance dans

le Conseil, et montre dans l'Empereur plus de modération qu'on ne lui en croyait.

L'Empereur, qui semblait seul appuyer ce décret et y tenir beaucoup, dit, dans sa défense, des choses très-curieuses. Il prétendait que les ambassadeurs n'eussent ni prérogatives ni privilèges qui pussent les mettre à l'abri des lois du pays; tout au plus accordait-il qu'ils fussent soumis seulement à une juridiction plus relevée. « Je ne m'opposerais pas, par exemple, disait-il, à ce qu'ils ne devinssent justiciables qu'après une décision préalable d'une réunion des ministres et des hauts dignitaires de l'Empire; à ce qu'ils ne fussent jugés que par un tribunal spécial, composé des premiers magistrats et des premiers fonctionnaires de l'Etat. M'objecteriez-vous que les souverains, se trouvant compromis dans la personne de leurs représentans, ne m'enverraient plus d'ambassadeurs? Où serait le malheur? je retirerais les miens, et l'Etat gagnerait d'immenses salaires fort onéreux, et souvent, au moins, très-inutiles. Pourquoi voudrait-on soustraire les ambassadeurs à

» toute juridiction? Ils ne doivent être
 » envoyés que pour être agréables, pour
 » entretenir un échange de bienveillance
 » et d'amitié entre les souverains respectifs. S'ils sortent de ces limites, je
 » voudrais qu'ils rentrassent dans la
 » classe de tous, dans le droit commun.
 » Je ne saurais admettre tacitement qu'ils
 » pussent être auprès de moi à titre d'espions à gages; ou bien alors je suis un
 » sot, et je mérite tout le mal qu'il peut
 » m'en arriver. Seulement il s'agit de
 » s'entendre et de le proclamer d'avance,
 » afin de ne pas tomber dans l'inconvénient de violer ce qu'on est convenu
 » d'appeler jusqu'ici le droit des gens
 » et les habitudes reçues.

» Au plus fort d'une crise célèbre, disait-il, on vint m'avertir qu'un grand personnage s'était réfugié chez M. de Cobentzel, et s'y croyait à l'abri sous les immunités de cet ambassadeur d'Autriche. Je mandai M. de Cobentzel pour connaître le fait, et lui déclarer qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi; car un puéril usage ne serait rien à mes yeux contre le salut d'une nation; que je n'hésiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur pri-

» vilégié, à les livrer tous deux à un tribunal, et à les faire exécuter : et je l'aurais fait, Messieurs, ajouta-il fièrement en élevant la voix. On le savait bien, aussi on ne s'y frottait pas. » Ces paroles me parurent terribles alors, mais aujourd'hui que je connais si bien Napoléon, je suis sûr qu'elles étaient prononcées bien moins pour le personnage qu'elles concernaient que pour nous tous qui écoutions.

— L'Empereur, long-temps avant son expédition de Russie, un ou deux ans peut-être, avait voulu établir dès-lors un classement militaire de la nation. Il fut lu au Conseil d'État jusqu'à quinze ou vingt rédactions de l'organisation des trois bans de la garde nationale en France. Le premier, celui des jeunes gens, était tenu d'aller jusqu'à la frontière; le second, celui de l'âge mitoyen et des hommes mariés, ne sortait pas du département; enfin le dernier, celui des hommes âgés, demeurait uniquement à la défense de la ville. L'Empereur, qui y tenait beaucoup, y revint souvent, et dit de très-belles choses extrêmement patriotiques; mais il y eût constamment dans tout le Conseil une défaveur mar-

quée, une opposition sourde et inerte. Les affaires marchaient, et l'Empereur, attiré par d'autres objets, vit échapper ce plan que sa prévoyance calculait sans doute pour notre salut, et qui l'eût été en effet! Par ce plan plus de deux millions d'individus se seraient trouvés classés, armés lors des désastres : qui alors eût osé nous aborder? Dans une de ces séances, l'Empereur eut un mouvement fort chaud, fort remarquable. Un membre (M. Malouet) employait beaucoup de circonlocutions peu favorables à cette organisation. L'Empereur lui adressa sa phrase habituelle. « Parlez hardiment, Monsieur, ne mutilez pas votre pensée, dites-la toute entière; nous sommes ici entre nous. » L'orateur alors déclara que cette mesure alarmait tout le monde, que chacun frémissait de se voir classé, dans la persuasion que, sous le prétexte de la défense intérieure, on ne s'occupait que du moyen de les transporter au dehors. « Eh bien! à la bonne heure, dit l'Empereur, je vous comprends à présent. Mais, Messieurs, dit-il en s'adressant à tout le Conseil, vous êtes tous pères de famille, jouissant d'une grande fortune, exerçant des

» emplois importans ; vous devez avoir
 » une immense clientèle ; vous devez
 » être bien gauches ou bien peu soigneux,
 » si, avec tous ces avantages, vous n'exer-
 » cez pas une grande influence d'opinion.
 » Or, comment se fait-il que vous, qui
 » me connaissez si bien, me laissiez si
 » peu connu ! Et depuis quand m'avez-
 » vous vu employer la ruse et la fraude
 » dans mon système de gouvernement ?
 » Je ne suis point timide, et n'ai pas
 » l'usage des voies obliques. Si j'ai un
 » défaut, c'est de m'expliquer trop ver-
 » tement, trop laconiquement peut-être ;
 » je me contente de prononcer ; j'or-
 » donne, parce que je m'en repose en-
 » suite, pour les formes et les détails,
 » sur les intermédiaires qui exécutent,
 » et Dieu sait si, sur ce point, j'ai beau-
 » coup à me louer. Si donc j'avais besoin
 » de monde, je le demanderais hardiment
 » au Sénat qui me l'accorderait ; et si je
 » ne l'obtenais de lui, je m'adresserais
 » au peuple même, que vous verriez mar-
 » cher avec moi. Je vous étonne peut-
 » être, car vous semblez parfois ne pas
 » vous douter du véritable état des choses.
 » Sachez que ma popularité est immense,
 » incalculable ; car, quoi qu'on en veuille

» dire, partout le peuple m'aime et m'es-
 » time, son gros bon sens l'emporte sur
 » toute la malveillance des salons et la
 » métaphysique des niais. Il me suivrait
 » en opposition de vous tous. Cela vous
 » étonne encore, et pourtant il en serait
 » ainsi ; c'est qu'il ne connaît que moi :
 » c'est par moi qu'il jouit sans crainte de
 » tout ce qu'il a acquis ; c'est par moi qu'il
 » voit ses frères, ses fils indistinctement
 » avancés, décorés, enrichis ; c'est par
 » moi qu'il voit ses bras facilement et
 » toujours employés, ses sueurs accom-
 » pagnées de quelques jouissances. Il me
 » trouve toujours sans injustice, sans
 » préférence. Or, il voit, il touche, il
 » comprend tout cela et rien de plus,
 » rien surtout de la métaphysique ; non
 » que je repousse les vrais, les grands
 » principes, le Ciel m'en préserve, on
 » me les voit pratiquer autant que nos
 » circonstances extraordinaires me le per-
 » mettent ; mais je veux dire que le peuple
 » ne les comprend pas encore, au lieu
 » qu'il me comprend tout à fait, et s'en
 » fie à moi. Croyez donc qu'il fera tou-
 » jours ce que nous réglerons pour son
 » bien. Ne vous en laissez pas surtout im-
 » poser par l'opposition que vous men-

» tionnez : elle n'existe que dans les
 » salons de Paris, nullement dans la na-
 » tion ; et dans le projet qui nous occupe
 » en cet instant, je n'ai nulle vue ulté-
 » rieure au dehors, je le déclare ; je ne
 » pense qu'à la sûreté, au repos, à la
 » stabilité de la France au dedans. Pour-
 » suivez donc les bans de la garde natio-
 » nale ; que chaque citoyen connaisse
 » son poste au besoin ; que M. Camba-
 » cérés, que voilà, soit dans le cas de
 » prendre son fusil si le danger le requiert,
 » et alors vous aurez vraiment une nation
 » maçonnée à chaux et à sable, capable
 » de défier les siècles et les hommes. Je
 » relèverai, du reste, cette garde natio-
 » nale à l'égal de la ligne ; les vieux of-
 » ficiers retirés en seront les chefs et les
 » pères ; j'en ferai solliciter les grades à
 » l'égal des faveurs de la Cour, etc. »

On doit retrouver tout cela dans les registres de M. Loqué, partie au sujet des bans de la garde nationale, partie encore, autant que je puis me le rappeler, au sujet d'une des conscriptions annuelles. Je me souviens aussi qu'il fut particulièrement question, un jour, de l'Université. L'Empereur se fâchait sur le peu de progrès et la mauvaise direc-

tion de sa marche. M. de Ségur fut chargé de présenter un rapport à ce sujet, et le fit avec sa franchise et sa loyauté accoutumées. Il abordait franchement la question, trouvait que la création de l'Empereur était mal comprise, mal exécutée ; que la science ne devait y être que secondaire ; que les principes et la doctrine nationale devaient y passer avant tout, et que c'était pourtant ce dont on semblait s'y occuper le moins.

L'Empereur ne se trouvait pas à la séance. Une telle sortie déplut sans doute aux amis du principal intéressé. Nous avons le tort de sacrifier beaucoup à l'esprit de coteries. Ce rapport ne reparut jamais ; on le retira de nos cartons, et l'on y mit même assez d'importance pour le redemander à ceux de nous qui l'avaient emporté chez eux.

Toutefois, à quelque temps de là, les grands dignitaires de l'Université furent mandés à la barre du Conseil. L'Empereur se fâcha, parla de la mauvaise organisation, du mauvais esprit qui semblait présider à cette institution importante, dit qu'on gâtait toutes ses idées, qu'on n'exécutait jamais bien ses intentions.

Le grand-maître courba devant l'orage, et n'en continua pas moins son train accoutumé; et l'Empereur dit qu'à son retour de l'île d'Elbe on l'a assuré que ce même grand-maître de l'Université s'était vanté auprès du gouvernement qui succédait, d'avoir gêné, dénaturé, autant qu'il avait été en son pouvoir, l'impulsion que Napoléon avait prétendu imprimer aux générations qui s'élevaient.

Mardi 18.

Souvenirs de Waterloo.

L'Empereur m'avait fait appeler dans son cabinet avant le dîner: il était occupé à lire les journaux qui venaient d'arriver. M. de Montholon a fait demander la permission de se présenter. Il lui a appris que M^{me} de Montholon venait d'accoucher d'une fille, et a sollicité Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la faveur d'en être le parrain.

Après dîner, en résumant les papiers déjà lus, l'Empereur observait que l'agitation et l'incertitude continuaient à régner en France; il faisait remarquer que les derniers papiers anglais s'exprimaient avec la dernière indécence sur

la famille royale.... Plus tard, un autre article l'a porté à dire: « Les circonstances actuelles, les besoins du moment et une sympathie d'ancienne date, concourent extrêmement à favoriser le retour des moines en France: cela doit y être caractéristique comme chez le Pape. » Et s'arrêtant sur celui-ci il concluait: « Encore pour lui, du moins, est-ce son affaire spéciale, et qui peut lui redonner une force réelle. Croirait-on bien que, prisonnier à Fontainebleau, et lorsqu'il s'agissait de savoir s'il existerait lui-même, il discutait sérieusement avec moi l'existence des moines, et prétendait m'amener à les rétablir!... C'est bien là de la Cour de Rome!..... etc., etc. »

C'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Le souvenir en a été réveillé par quelqu'un; il a produit une impression visible sur l'Empereur. « Journée incompréhensible! a-t-il prononcé avec douleur..... Concours de fatalités inouïes!.. Grouchy!.. Ney!.. Derlon!... N'y a-t-il eu que du malheur!.... Ah! pauvre France!.... » Et il s'est couvert les yeux de la main. « Et

» pourtant, disait-il, tout ce qui tenait
 » à l'habileté avait été accompli !....
 » tout n'a manqué que quand tout avait
 » réussi !.... »

Dans un autre moment, il disait, sur
 le même sujet : « Singulière campagne,
 » où, dans moins d'une semaine, j'ai vu
 » trois fois s'échapper de mes mains le
 » triomphe assuré de la France et la fixa-
 » tion de ses destinées.

» Sans la désertion d'un traître, j'a-
 » néantissais les ennemis en ouvrant la
 » campagne.

» Je les écrasais à Ligni, si ma gauche
 » eût fait son devoir.

» Je les écrasais encore à Waterloo,
 » si ma droite ne m'eût pas manqué.

» Singulière défaite, où, malgré
 » la plus horrible catastrophe, la gloire
 » du vaincu n'a point souffert, ni celle
 » du vainqueur augmenté : la mémoire
 » de l'un survivra à sa destruction ; la
 » mémoire de l'autre s'ensevelira peut-
 » être dans son triomphe !..... »

Mercredi 19.

Départ du Northumberland. — Introduction
 et forme des Campagnes d'Italie. — Cam-
 pagne de Russie, par un aide-de-camp du
 Vice-Roi.

Aujourd'hui, le Northumberland est
 parti pour l'Europe.

Nous avons fait la traversée sur ce
 vaisseau, nous avons souvent conversé
 avec tous les officiers, qui nous avaient
 extrêmement bien traités; l'équipage
 nous avait montré beaucoup de bienveil-
 lance; enfin, l'amiral Cockburn même,
 contre lequel nous avons bien plus d'hu-
 meur que de répugnance, et dont les
 torts au fond ne nous avaient pas blessé
 le cœur; soit ces choses réunies, ou toute
 autre dont je ne me rends pas compte,
 ou bien peut-être encore cette disposi-
 tion si forte, si naturelle à s'attacher à
 ses semblables, et à se créer des liens
 sociaux, toujours est-il certain que nous
 ne nous trouvâmes pas indifférens à ce
 départ; il nous semblait que nous per-
 dions quelque chose.

L'Empereur avait eu une très-mau-
 vaise nuit : il a mis les pieds dans l'eau,
 pour soulager un grand mal de tête.

Il est sorti vers une heure pour se promener dans le jardin, tenant le premier volume d'un ouvrage anglais sur sa vie. Il le parcourait en marchant. L'auteur se donnait pour moins mal intentionné que Goldsmith. Il renfermait moins de saletés, il est vrai; mais c'étaient encore les mêmes inventions ou la même ignorance, les mêmes contes, les mêmes faussetés. Il lisait l'article de son enfance, ou de ses premières années de son collège. Tout y était imaginaire et controuvé; ce qui lui fit me dire que j'avais eu bien raison d'insister pour que tous ces objets se trouvassent en tête de la campagne d'Italie, que ce qu'il lisait en ce moment l'y décidait plus que jamais.

Pour comprendre ceci, je dois dire, ce que j'ai toujours négligé, que la campagne d'Italie dictée, les chapitres réglés et finis, l'Empereur s'était montré très-incertain sur la manière d'entrer en matière. Il avait varié beaucoup et souvent, tournant autour de trois ou quatre idées qu'il abandonnait et reprenait tour-à-tour. Quelquefois il voulait commencer par quelques entreprises insignifiantes dont il avait fait partie avant le siège de

Toulon; une expédition manquée sur la Sardaigne, etc. Quelquefois encore il voulait mettre en tête les premiers commencemens de notre révolution, l'état de l'Europe et les mouvemens de nos autres armées. Je combattais toujours ces idées; cela devait le mener trop loin, disais-je. Il avait commencé par me dicter le siège de Toulon, et c'était là, soutenais-je constamment, le véritable point de départ, l'ordre naturel, car ce n'était pas, observais-je, une Histoire qu'il voulait entreprendre, mais bien ses Mémoires particuliers. Or, dans ce bel épisode des siècles, il devait, disais-je, apparaître tout-à-coup sur la scène et sur le premier plan qu'il était destiné à ne jamais plus quitter. C'était à moi, éditeur, à consacrer dans une introduction de ma façon tous les détails des premières années et des temps antérieurs à celui où lui, Napoléon, prenait la parole. Il goûta enfin cette idée, l'exposa, la débattit un jour à table, et prononça qu'il s'y arrêta. Voilà l'historique de la forme des campagnes d'Italie, et ce à quoi l'Empereur faisait allusion plus haut.

A trois heures, le Gouverneur et le